



Le cimetière militaire allemand de Wervicq-Sud dans le nord de la France, photo D. Samyn.

À L'OMBRE DES ARBRES. LES CIMETIÈRES MILITAIRES ALLEMANDS EN FLANDRE-OCCIDENTALE

Hitler aurait pu reposer ici. Je me trouve dans le cimetière militaire allemand légèrement pentu de Wervicq-Sud, juste du côté français de la frontière, dans le département du Nord. Des croix noires en métal (qui ont remplacé les croix de bois en 1974) et çà et là quelques pierres tombales portant une étoile de David: des Allemands de confession juive, tombés pour une patrie qui allait les vomir à peine une génération plus tard. En haut de la pierre, il est inscrit en hébreu: «Ici repose». Au-dessous: «Que son âme soit admise dans le cercle des vivants».

Dans la nuit du 13 au 14 octobre 1918, Hitler fut gazé lors des offensives britanniques sur la colline de Wervicq-Sud. Au matin, aveugle et titubant, il se dirigeait vers les lignes arrières. Si on l'en croit dans *Mein Kampf*, il resta aveugle jusqu'à son évacuation sur un hôpital de Poméranie. C'est là que lui parviendrait le 11 novembre la nouvelle de la capitulation allemande et qu'il déciderait, plein de rancœur contre la «trahison allemande», de devenir homme politique.

Le 26 juin 1940, Hitler passa rapidement par la «Montagne» de Wervicq. Il aurait même fait halte au Château blanc qui était durant la guerre le *Feldlazarett Nr. 9*. Les 1^{er} et 2 juin, en pleine bataille de Dunkerque, il s'était déjà rendu à Ypres et à Langemark - noblesse oblige: la ville que les Allemands n'avaient jamais prise au cours de la Première Guerre mondiale, et le cimetière militaire allemand où, selon le mythe, en 1914, de jeunes étudiants allemands étaient allés à la mort en chantant.

Dans le parc du Château blanc, on peut encore voir un monument allemand, une tour cylindrique, sur laquelle un bas-relief représente une infirmière soignant un blessé. Durant la guerre, le cimetière allemand se trouvait ici, dans le parc. Hitler aurait été soigné dans le Château après l'attaque aux gaz, avant d'être transféré en Poméranie. En plus, le peintre expressionniste allemand Max Beckmann, infirmier dans l'armée allemande, l'aurait soigné en ce lieu. Hitler ne mentionne pas le Château blanc dans *Mein Kampf*, et encore moins Beckmann qui quitta l'Allemagne après la prise du pouvoir par les nazis, mais il a fait

effectivement halte en 1940 au Château blanc. Qui sait. D'autres encore prétendent qu'il reçut les premiers soins à Linselles, et plus tard dans la ville d'Audenarde, en Flandre-Orientale.

Mais je me trouve toujours dans le cimetière de Wervicq-Sud, avec ses 2 498 morts allemands, plus une poignée d'autres de nationalité austro-hongroise. Pas moins de 1 200 morts d'une même division reposent ici, tombés entre mars et septembre 1916 sur le saillant d'Ypres. Le cimetière est petit, situé à l'écart des sentiers habituellement empruntés, desservi par un chemin étroit où ne passent que des véhicules agricoles. Au début des années 1920, les nouveaux propriétaires du Château blanc ont par ailleurs déplacé le cimetière, de leur parc à cet endroit. Au cours du siècle dernier, on a trimbalé pas mal de cadavres allemands dans les parages. Ils avaient perdu la guerre et n'avaient donc pas grand-chose à dire. En tout cas, c'est paisible ici, un vrai *Friedhof*, un jardin de paix.

RATIONALISATION

Après la Première Guerre mondiale, on comptait en Belgique quelque 678 cimetières militaires allemands. Ainsi, il s'en trouvait déjà quinze sur le petit territoire de Langemark. La question de leur entretien fut réglée en 1926 entre les deux pays. Les Allemands commencèrent avec circonspection à supprimer quelques cimetières et à rassembler les restes dans des cimetières communs. Mais après la guerre suivante, la Belgique demanda instamment une réduction de leur nombre. Entre 1956 et 1958, les cimetières subsistant en Flandre-Occidentale furent ramenés de 128 à quatre: Menin, Hoogdele, Langemark et Vladslo. Plus de 126 000 combattants reposent désormais dans ces quatre cimetières. Au début des années 1970, on donna aux cimetières la forme et l'aspect qu'ils présentent encore aujourd'hui dans les grandes lignes.

Essayez de vous représenter ces *Umbettungen* (réinhumations) à la fin des années 1950. Chaque jour, des restes humains étaient soigneusement exhumés et sortis de cercueils ou de toiles de tente, mis dans des sacs de jute numérotés, collectés par des camions et transportés vers les cimetières communs. Des Allemands en uniforme surveillaient. Les croix funéraires en bois pouvaient être récupérées par le voisinage pour servir de bois de chauffage. Sur les nouveaux lieux de repos, l'espace était optimisé: ainsi des caissons de 50 x 70 cm recueillaient-ils, à Menin, deux soldats tombés au combat.

La rationalisation impliquait l'unité de style. Un style allemand, romantico-expressionniste, mélancolique. On est loin du blanc éblouissant, du vert immaculé et du design épuré des cimetières militaires britanniques. Les arbres procurent ombre, bruissement et feuilles mortes qui tombent en tourbillonnant entre les tombes où elles gisent vers le 11 novembre avant de se réduire en poussière. La mousse ronge les pierres; les inscriptions s'effacent sous les intempéries. Ici, la *Furor Teutonicus* est retombée, laissant un morne jardin germanique. Rien de triomphal.

La rationalisation des cimetières a modifié leur image. C'est le groupe, le nombre qui prime maintenant l'individu. La défaite est ici devenue palpable dans l'alignement anonyme des morts. Dépouilles mortelles et ossements ont trouvé leur destination provisoire. Rassemblés, sous des pierres tombales couchées dans l'herbe, par deux, cinq, dix ou vingt morts. Nous lisons les noms et nous persuadons que ces noms correspondent aux restes enfouis.

Au fil des ans, les soldats britanniques qui reposaient dans des cimetières allemands furent systématiquement déplacés vers des cimetières britanniques. Dans la mort aussi on peut parler de subtiles épurations ethniques. Les cimetières allemands de 1914-1918, anarchiques, aménagés à la hâte, les forêts de croix, souvent bombardées à nouveau au cours



Hitler visite le cimetière de Langemark, début juin 1940, photo Bildagentur für Kunst, Kultur und Geschichte, Berlin.

de la même guerre, retournées, dévastées; les cimetières à l'abandon des années 1920, avec leurs croix de guingois, leurs clôtures de barbelés - tous ont aujourd'hui disparu, sont même sortis des mémoires.

Le *Volksbund Deutsche Kriegsgräberfürsorge* (Service d'entretien des sépultures militaires allemandes - SESMA), fondé en 1919, est chargé de l'entretien des sépultures de 2,6 millions de soldats allemands disséminées dans 45 pays de par le monde. L'organisation n'a pas l'envergure ni le prestige de la *Commonwealth War Graves Commission*. On ne sort pas impunément vaincu de deux guerres. Le *Volksbund* œuvre à couvert. Aujourd'hui, il sous-traite l'entretien des cimetières à des entreprises. Il est confronté à des difficultés financières et à l'attention plus grande portée aux morts de la Seconde Guerre mondiale. On le remarque à l'entretien. Ces cimetières ne sont pas à l'abandon, mais le délabrement guette.

MENIN

Le plus grand cimetière militaire allemand de l'Ouest se trouve sur le territoire de la ville frontalière de Menin. Officiellement, 48 049 militaires allemands y reposent aujourd'hui. Presque tous ont été identifiés.

Durant la Première Guerre mondiale, Menin fut occupée d'octobre 1914 à la moitié de 1918 par les troupes allemandes. Les soldats venaient s'y reposer, les blessés étaient soignés dans des hôpitaux de campagne. Jusqu'en 1917, celui qui décédait là était inhumé dans le cimetière communal. Dans le courant de l'année 1917, essentiellement en conséquence de la troisième bataille d'Ypres, les Allemands entreprirent d'aménager une nouvelle nécropole à la

jonction de Menin et de Wevelgem. On donna à ce nouveau cimetière le nom de *Ehrenfriedhof Meenen Wald Nr. 62*. À la fin de la guerre, 6 360 militaires allemands y étaient enterrés.

Les deux hectares sont aujourd'hui jonchés de dalles de pierre bleue couchées. Les pierres tombales ont été remplacées en 1991. Elles comportent la mention de vingt noms au maximum. Pourquoi pensé-je maintenant à la mer de croix de bois qui ondoyait ici jadis? Pendant le rude hiver de 1944-1945 - la Belgique était alors déjà libérée - pratiquement toutes les croix de bois furent volées ici, et la plupart des arbres abattus.

Je vois maintenant entre les interminables alignements de dalles se dresser, çà et là, de petites croix de pierre volcanique. Au-dessus des tombes veillent des chênes et des châtaigniers. Quittant le parvis, j'emprunte une voie pavée qui mène à la chapelle commémorative octogonale, massive, qui domine le vaste champ des morts. L'intérieur de cette chapelle se compose d'un espace voûté d'un seul tenant, soutenu en son milieu par un pilier décoré de motifs néobyzantins et néo-romans. Les murs sont habillés de dorures à la feuille et de mosaïques. Deux châsses métalliques contiennent les registres de parchemin sur lesquels sont inscrits les noms de tous les soldats inhumés ici. Autour de la chapelle sont disposées les huit grandes pierres portant les noms des 53 cimetières disparus d'où, à la fin des années 1950, on a transféré à Menin-Wevelgem les Allemands tombés au combat.

Le site lui-même fut scindé en quinze divisions répertoriées de la lettre «A» à la lettre «P» comprise (le «J» est absent). En premier lieu furent exhumés et regroupés dans la division «M» les soldats allemands qui avaient trouvé là leur dernière demeure durant la Première Guerre mondiale. Les dépouilles mortelles des Allemands provenant du cimetière municipal furent placées dans une division ayant pour code la lettre «H».

Je suis à la recherche, dans la division «P», de la tombe 662 d'Erwin Breuninger. Le 4 mars 1917, il décolla de Moorsele (le terrain d'aviation existe toujours et est principalement utilisé maintenant par des parachutistes) comme observateur dans l'avion du Leutnant Freiherr von Ompteda. Ils furent abattus par un appareil britannique. Le pilote fut touché et l'avion tomba en vrille. Comme il n'avait pas bouclé ses sangles de sécurité, Breuninger fut éjecté de l'appareil et s'écrasa, mort, derrière les lignes allemandes. Von Ompteda survécut au crash. Les obsèques de Breuninger eurent lieu seulement le 14 mars en l'église de Moorsele. Il était le fils d'un important baron du textile et son père insista pour être personnellement présent aux funérailles. Eduard Breuninger paya 1 000 marks à la commune pour l'entretien de la tombe pendant trente ans. La tombe fut déplacée en 1930 au nouveau cimetière communal de Moorsele et c'est seulement en 1957 que les restes furent transférés à Menin. Je regarde son nom et essaie d'imaginer un corps tombant d'un avion et s'écrasant au sol. Au bout de combien de secondes? Ce corps pensait-il encore? À quoi? Je veux au moins établir ici un lien avec ne serait-ce qu'un seul mort.

HOOGLEDE

Des quatre cimetières, Hooglede, situé un peu à l'écart de la ville de Roulers, est le seul à avoir conservé le même nombre de morts depuis l'origine et à n'avoir, pour ainsi dire, pas été agrandi. Reposent ici maintenant 8 241 soldats, deux sous chaque pierre de granite, comme autant d'Achille et de Patrocle, frères dans la mort. Le cimetière monte en pente douce vers le hall d'honneur à arcades, édifié avec les pierres de la démolition du pavillon allemand de l'exposition universelle de 1937 à Paris. Entre les alignements de dalles funéraires s'étalent des bandes de bruyères rougissantes. Une pancarte m'indique qu'à la lumière du *gemeinsames Schicksal* (communauté de destin) de ces morts, leurs tombes elles aussi sont

tenues *bewusst einheitlich* (intentionnellement uniformes). Ornaments et œuvres d'art sont interdits en ces lieux. Seules les fleurs coupées et les plantes sont admises ainsi que les plaques de moins de 30 cm de largeur. *Ordnung muss sein* (l'ordre doit régner), et le grand corps collectif est plus important que les individus qui le composent. Dans la chapelle commémorative un ruban est accroché, d'un neveu à son vieil oncle lointain, sur la châsse massive portant le répertoire des noms selon l'alphabet de la mort. Je me trouve ici tout seul parmi les arbres, dans la douce brise, mais à l'entrée, près de l'arrêt de bus «Cimetière allemand» une poubelle déborde. Quelques canettes métalliques traînent sur le sol. L'église de Roulers vibre dans le lointain.

LANGEMARK

«Nous avons quitté les salles de cours, les bancs de l'école, les établis, et les brèves semaines d'instruction nous avaient fondus en un grand corps brûlant d'enthousiasme. Élevés dans une ère de sécurité, nous avons tous la nostalgie de l'inhabituel, des grands périls. La guerre nous avait donc saisis comme une ivresse. C'est sous une pluie de fleurs que nous étions partis, grisés de roses et de sang. Nul doute que la guerre ne nous offrit la grandeur, la force, la gravité. Elle nous apparaissait comme l'action virile: de joyeux combats de tirailleurs, dans des prés où le sang tombait en rosée sur les fleurs. *Pas de plus belle mort au monde ...* Ah surtout, ne pas rester chez soi, être admis à cette communion!» Ernst Jünger, qui avait lui-même dix-neuf ans en 1914, ne pouvait pas mieux résumer dans *Orages d'acier* l'euphorie de ces journées d'août. Peut-être ces semaines de formation étaient-elles un peu trop courtes, car les volontaires allemands sans préparation, mal équipés et mal dirigés, se heurtent le 10 novembre, dans les environs de Langemark-Poelkapelle, un peu au nord d'Ypres, aux mitrailleuses de l'armée de métier britannique. Quelque trois mille morts. Parmi eux, de 300 à 450 écoliers et étudiants. Cependant s'imposa assez rapidement l'idée qu'une génération d'étudiants était allée au-devant d'une mort glorieuse à Langemark en chantant *Deutschland, Deutschland über alles*. Le cimetière entrerait dans l'histoire sous le nom de *Studentenfriedhof*.

Ce n'est donc pas un hasard si la *Deutsche Studentenschaft* (Communauté des étudiants allemands) se chargea dans les années 1920 des sépultures militaires de Langemark. En 1932, le *Soldatenfriedhof Langemark-West* fut solennellement inauguré. Y reposaient alors 10 143 morts, dont 6 313 identifiés. Le mythe de Langemark fut récupéré par les nationaux-socialistes dans les années 1930. Très précisément, ils virent là un instrument pour présenter à une nouvelle génération un modèle d'esprit de sacrifice. C'est pourquoi Hitler est déjà ici le 1^{er} juin 1940. Les caméras qui le montreront aux actualités cinématographiques allemandes font un gros plan tandis qu'il porte son regard sur l'océan des croix de bois. Les arbres sont encore jeunes. Hitler tient à la main, comme un commandant, les cartes d'état-major de son *Blitzkrieg*.

Mais je laisse Hitler derrière moi et pénètre dans le cimetière en franchissant l'obstacle de la porte monumentale, sévère, de grès rouge, dans le sillage de jeunes soldats allemands en civil, conduits par leur guide à travers ce lieu de mémoire. Je les ai reconnus à leur bus sur lequel il est inscrit *Bundeswehr* et *Wir. Dienen. Deutschland*. Je me joins à eux parce que je veux entendre comment leur *Führer* du jour se débrouille dans le champ de mines de la mémoire. Il adopte le mode didactique, sérieux et «au-dessus de la mêlée». Son auditoire écoute attentivement et en silence.

Celui qui pénètre aujourd'hui dans le cimetière par le porche monumental bute contre une plaque de bronze portant une citation du livre d'Isaïe (43,1): *Ich habe Dich bei Deinem Namen*



Le cimetière militaire allemand de Vladslo, photo M. Vanneville.

gerufen. Du bist mein (Je t'ai appelé par ton nom. Tu es à moi). Derrière se trouve une pelouse de 10 mètres sur 15 environ. Au cours de la période 1956-1958, les restes d'environ 25 000 soldats allemands furent transférés ici et placés dans une fosse commune. À l'origine, il s'agissait d'inconnus, mais après 1958 on a pu retrouver les noms de plus de 17 000 morts: on peut les lire désormais sur des plaques de bronze disposées autour de la fosse. Le nom de *Kameradengrab* (Le Carré des camarades) est le drapeau qui recouvre ce contenu. Cet aménagement nécessita le déplacement de 366 sépultures individuelles. Par la suite, une dizaine de milliers de corps provenant de la fermeture de cimetières des alentours furent apportés. Cela porte aujourd'hui le nombre à 44 304 dépouilles. En 1998 encore, les ossements de huit soldats allemands, retrouvés en même temps que ceux de combattants britanniques à l'occasion de travaux routiers, furent inhumés ici. Et cela arrive encore: au pourtour du *Kameradengrab* qui est un caveau scellé. Un siècle après la guerre, la terre continue de bouger en Flandre-Occidentale pour cracher ses morts.

Le cimetière de Langemark a aussi été inclus, ces dernières années, dans le rite de passage des élèves d'écoles britanniques qui, formulaires en main, surgissent. Une prof de Shrewsbury, dans le Shropshire, me raconte qu'ils arrivaient tout juste du *Lyssenthoek Cemetery* et qu'ils étaient ici maintenant: pour montrer les différences dans le rapport avec les morts. Ce soir, le *Last Post* d'Ypres attend encore leur visite et demain ce sera la Somme. Sur une couronne de coquelicots posée sur le Carré des camarades figure une question rhétorique tirée du roman d'Erich Maria Remarque *À l'ouest, rien de nouveau*: «*How could you be my enemy?*»

Cette réconciliation, au bout d'un siècle, a au moins eu lieu.

TYNE COT CEMETERY

Pourquoi donc suis-je ici? Dans le plus vaste, le plus visité des cimetières militaires du *Commonwealth*, où resplendissent géométrie et esthétique. Pour saluer quatre soldats allemands qui se trouvent ici.

Près du *Blockhaus* pris par les Canadiens, ils reposent sous deux pierres tombales. Le cimetière s'étend sur un coteau en pente douce: on peut, pour ainsi dire, voir le nombre de morts qui furent nécessaires pour s'emparer de ce bunker. Derrière le bunker, là où un monument commémoratif a été édifié, la géométrie des interminables alignements de tombes est rompue. On n'a rien changé à l'arbitraire des premières tombes: juste après l'assaut, les Allemands ont dû être enterrés à peu près à l'endroit où ils étaient tombés. Les pierres tombales sont venues plus tard, lors de l'aménagement du cimetière dans les années 1920. Par son anomalie, cette «installation» involontaire rompt la rigueur reposante des lignes droites du cimetière et le ressentiment sélectif auquel tout cimetière militaire sacrifie, à savoir: faire fi de l'ennemi mort.

CÔTE À CÔTE, MAIS PAS ENSEMBLE

J'ai gardé Vladslo (près de la ville de Dixmude) pour la fin. 25 645 morts au combat. Je trouve ici le même calme, la même mélancolie, la même affliction contenue éprouvés déjà à Menin, Hoogdele et Langemark. Mais ce cimetière est tout entier dans les *Parents affligés* de Käthe Kollwitz, les statues de granite d'un père et d'une mère qu'on voit déjà de l'entrée. Côte à côte, mais pas ensemble, ce sont deux personnages agenouillés sur un socle: l'homme attend, immobile, les bras croisés devant lui. La peine est ici enfermée dans le corps, dans l'attitude. La femme se courbe en avant et s'abandonne au chagrin. L'artiste n'a pas opté pour la pitié, la mère qui soutient son enfant sur son sein et fait corps avec lui. Elle n'a jamais porté son enfant mort. Kollwitz a donné aux parents les traits de son mari et d'elle-même. En 1914 ils avaient deux fils. Peter est tombé en octobre 1914 à l'âge de dix-huit ans, près de Dixmude. Leur petit-fils, prénommé Peter lui aussi en hommage à son oncle, mourut en Russie en 1942. Kollwitz elle-même mourut juste avant la capitulation de l'Allemagne en avril 1945. Son art avait été déclaré *entartet* (dégénéré) par les nazis en 1933.

En avril 1915, l'artiste avait déjà entrepris les premières esquisses d'un monument pour la tombe de son fils. Le 23 juillet 1931, les *Parents affligés* furent disposés au cimetière *Het Roggeveld* près de Dixmude, où il était inhumé. En 1956 Peter fut, en même temps que 1 538 camarades, transféré à Vladslo. Les sculptures les accompagnèrent. Obliquement, en face des statues, on lit le nom de Peter Kollwitz sur la pierre tombale: *Musketier 24 / 10 / 1914*. Un mort raconte ici l'histoire des 25 645, des millions d'autres.

Après toutes ces années dans les intempéries, les statues sont corrodées. L'hiver, on les enferme dans des boîtiers de bois. Peut-être les déménagera-t-on un jour vers un musée et les remplacera-t-on par des répliques. Allez les saluer au moins une fois sur ces quatre années durant lesquelles on commémore, de manière assourdissante, la guerre en Flandre.

Luc Devoldere

Rédacteur en chef.

luc.devoldere@onserfdeel.be

Traduit du néerlandais par Marcel Harmignies.

www.volksbund.de

Publié dans *Septentrion* 2014/3.

Voir www.onserfdeel.be ou www.onserfdeel.nl.



Prisonniers de guerre allemands dans les environs d'Ypres, juin 1917, collection *In Flanders Fields Museum*, Ypres.

